

# Prix de la Nouvelle Gaston Welter 2005





## Sommaire

Liste des membres du Comité de lecture	05
Le mot de la Présidente	07
Le mot du Maire	11
Le mot du Président d'honneur : Éric Guillotte	13
Palmarès 2005	15
Prix "Gaston Welter" : « Dormir sur le dos »	19
1 <sup>er</sup> Prix d'honneur : « Début septembre »	23
2 <sup>ème</sup> Prix d'honneur : « Miroton de Saint-Jacques »	29
Règlement Général	33



## **Prix de la nouvelle "Gaston Welter" 2005**

Liste des membres du Comité de lecture :

**Mme Sylvie JUNG** : présidente du Comité de Lecture

**Mme Michèle WELTER** : secrétaire du Comité de Lecture

**M. Patrick ABATE** : Maire de Talange, Vice-président du Conseil Régional de Lorraine

**Mme Anne CROCITTI** : Adjointe au Maire chargée de la culture et de l'animation municipale

**Mme Nicole ACCERANI**

**M. Fabien BATISTUTTA**

**Mme Pascale BERNARD**

**Melle Geneviève BERTIN**

**Melle Elise CAVALLIN**

**M. Pierre CHRISTOPHE**

**Mme Annie CINCIO**

**Mme Cécile DELADOEUILLE**

**Melle Hélène GAUTIER**

**M. Jérémie GAUTIER**

**M. André-Yves JACQUEMOT**

**Mme Fernande LANGARD**

**M. Julien LESOUF**

**M. Guillaume MICHY**

**Mme Christelle MONNOT**

**M. Patrick MONNOT**

**Mme Emeline PEREIRA**

**M. José PEREIRA**

**M. Didier RIZZO**

Président honoraire :

**M. Roger TERRE**

Président d'honneur :

**M. Éric GUILLOTTE**



## Le mot de la Présidente

A l'issue de l'année 2004, le comité de lecture et moi-même, nous nous félicitons de la notoriété grandissante du concours de nouvelles « Gaston Welter ». En effet, 173 auteurs nous avaient adressé avec confiance 275 textes.

Pour cette 16<sup>ème</sup> édition, nous nous préparions donc à recevoir un nombre équivalent d'écrits et à consacrer notre été 2005 à une active et studieuse lecture.

Or, à la clôture des envois, nous fûmes littéralement sidérés par l'ampleur de la tâche qui nous attendait. Le nombre de nouvelles reçues avait doublé : au 16 juin 2005 nous nous retrouvions avec 542 textes à explorer et 344 auteurs à découvrir.

Plongés successivement dans différents états, nous passâmes de la stupéfaction devant le succès représenté par cet afflux au désarroi à la pensée d'être submergés dans cette immense marée littéraire, puis pour finir à l'enthousiasme à l'idée de nous immerger dans un océan de lecture aussi vaste que varié.

Des auteurs issus de la France entière, métropole et territoires d'Outre-mer, de Belgique, du Grand Duché de Luxembourg, d'Allemagne, de Suisse, de Roumanie, d'Afrique francophone, du Québec nous offraient la primeur de leur imaginaire et de leur travail.

Investis de la confiance des lecteurs, nous avons procédé à la première lecture dans le même esprit de rigueur qui nous est coutumier, évaluant les nouvelles selon l'aisance et la singularité du style, l'intérêt et l'originalité de l'« intrigue », tout en prenant en considération le critère incontournable de l'affectivité du lecteur. Mais devant une telle profusion de nouvelles, comment

éviter l'oppression liée à une nécessaire productivité de la lecture, comment préserver le goût de lire et la sérénité requise pour l'appréciation ?

Chaque membre du comité a donc jugé de l'équilibre indispensable entre ses diverses activités et son travail de lecteur. Certains ont choisi de ne lire qu'une moitié, d'autres la totalité des nouvelles présentées. Ainsi avons-nous pu, lors de la réunion de première sélection, échanger sur notre plaisir à découvrir des univers aussi disparates, à goûter des écritures aussi singulières, à vibrer d'émotions aussi nuancées.

Nous sommes tous tombés d'accord sur la difficulté d'opérer un tri dans un tel foisonnement, car le nombre n'excluait pas la qualité. Les textes, pour la plupart, respectaient les contraintes spécifiques à la nouvelle et étaient écrits dans une langue fluide et dense.

Et c'est tout en équanimité, après avoir considéré chaque nouvelle tour à tour que nous avons retenu 38 textes, qui, d'un avis général, émergeaient grâce à leurs qualités intrinsèques. Nous sommes toutefois restés conscients de l'arbitraire de ce jugement collectif car chaque membre du comité a pour sa part déploré de ne voir figurer dans ce premier palmarès un texte qu'il avait particulièrement prisé.

Aussi, avec une conscience accrue de la responsabilité qui nous incombait, avons-nous pris le temps de lire chaque nouvelle, de la relire, de la lire à nouveau, de la lire à fond !

Ballottés par tous les styles, nous nous sommes imprégnés des effluves des mots. Nous avons sondé les images. Nous avons vibré au ressac des émotions qui refluaient. Nous avons laissé voguer notre imaginaire.



A nouveau, nous nous sommes réunis pour confronter nos expériences de lecteurs et nous avons sélectionné un ensemble de 13 textes dont nous avons plus particulièrement apprécié la pertinence du style, l'originalité du thème et le rythme propre à son développement.

Enfin, après de multiples relectures, d'échanges passionnés où chaque membre du comité se muait en ardent défenseur ou détracteur acharné d'une œuvre, le jury a déterminé par votes successifs les trois premiers prix.

Cette année, dans la manne des textes offerts à notre examen, ce sont donc ces trois écrits qui nous paraissent le plus tenir de l'esprit de la nouvelle pour la singularité et le dépouillement de leur style, pour l'énergie et la maîtrise du souffle du récit, pour l'expertise dans l'art de l'instantané.

Après le scrutin, nous étions évidemment curieux de découvrir l'identité des participants. Nous avons alors constaté avec surprise que le premier et le troisième prix étaient l'œuvre d'un même auteur. Nous tenant à notre règlement, nous avons décidé de lui attribuer ces deux prix, en souhaitant que l'ensemble des concurrents comprît notre strict respect des clauses d'anonymat.

Pour en revenir aux textes eux-mêmes, les sujets abordés s'avèrent fondamentalement différents. Afin de ne pas atténuer notre plaisir à les découvrir dans ce recueil, nous nous contentons ici de les esquisser.

La première nouvelle nous parle avec ironie de la jouissance d'une solitude retrouvée. La deuxième nous narre le rétablissement de liens entre un fils et son père âgé. La dernière nous convie à une fort gustative rencontre amoureuse. Et

pourtant ces sujets si divers se rejoignent dans une double thématique commune : la quête d'identité et la recherche d'un sentiment de quiétude, de joie, de bonheur. Comme si, dans un monde livré aux soubresauts de la violence, relayés et souvent amplifiés médiatiquement, dans un univers en proie aux tensions générées par les problèmes économiques et les contraintes du travail, l'individu revendiquait la nécessité de reconstruire une identité sereine dans un quotidien paisible.

Or l'an passé, les trois nouvelles primées s'édifiaient, de façon similaire, sur une constante commune, l'impossibilité de communiquer avec autrui. De là, on pourrait induire que le choix du jury ne relèverait pas uniquement de critères objectifs liés à la qualité de l'écriture mais serait aussi fortement corrélatif à l'affectif de tous.

Ainsi deviendrait-il manifestation ou expression d'un inconscient collectif.

Entre les membres du jury et les auteurs, tous hommes de sexes, d'âges, de milieux socioprofessionnels et culturels différents, la nouvelle deviendrait alors le vecteur d'inquiétudes et d'aspirations existentielles. Tel un instantané photographique, elle nous donnerait à lire l'homme dans sa contemporanéité.

Sylvie JUNG

## Le mot du Maire

En quelques années, la Ville de Talange est devenue une place importante dans le monde des concours de la Nouvelle.

Cette année, 542 textes de 344 auteurs, record absolu de participation, nous sont parvenus des quatre coins de la France et aussi de l'étranger.

Le succès de cette 16<sup>ème</sup> édition nous encourage à continuer dans la voie tracée ; à inscrire toujours plus notre Ville dans sa vocation de pôle culturel où toutes les formes de culture trouvent leur place, permettant à tous de s'exprimer et d'accéder à une meilleure connaissance.

Une voie qui s'inscrit dans une politique culturelle globale faisant le pari d'accorder sur un même ton les mots QUALITE et POPULARITE.

Le rôle d'une Ville en matière de développement culturel est essentiel. La Ville est l'espace de vie au quotidien. C'est l'espace de démocratie au plus près des gens. C'est l'espace social à la taille des Hommes. Que serait la démocratie sans la liberté de créer et de s'exprimer ? Que resterait-il d'une société dans laquelle l'homme n'aurait pas d'autre intérêt que celui d'être un facteur de production – toujours trop cher – ou un agent de consommation – jamais assez flatté ? -

Que deviendrait l'Humanité sans ESPRIT CRITIQUE, énergie unique pour la faire progresser ? Et qui mieux qu'un artiste peut montrer le chemin de la création entre l'homme producteur et l'homme consommateur ?

Où, ailleurs que dans le domaine culturel, peut-on le mieux espérer un véritable développement de l'ESPRIT CRITIQUE et de la citoyenneté ?

La culture populaire prend les colorations ternes des mauvaises séries télévisées. La beauté prend la forme obligatoire des stéréotypes imposés par la publicité. La pensée a de plus en plus la turbulence des moutons de Panurge...

La tâche est immense. C'est avec beaucoup de modestie qu'il faut œuvrer. Mais c'est avec détermination que notre Ville s'y engage.

Patrick ABATE  
Maire de Talange,  
Vice-président du Conseil Régional de Lorraine

## Le mot du Président d'honneur

Ma mission, et je l'ai acceptée, consiste à donner mon point de vue sur la nouvelle.

Par respect pour les organisateurs du Prix de la Nouvelle Gaston Welter, avec conscience professionnelle, en souvenir de ma formation scientifique, en imaginant également les contours obscurs d'une hypothétique déontologie littéraire, surtout, par habitude tendant même, je l'avoue, à l'assuétude, je recherche, avant toute chose, une définition de la nouvelle.

Et c'est là que ça se complique.

Ici, on oppose roman et nouvelle en fonction de la taille de l'oeuvre. Mais on s'empresse de citer de célèbres romans courts et de non moins célèbres longues nouvelles.

Là, conte et nouvelle sont décrits comme deux formes de récit caractérisées par une relative (notez l'adjectif) brièveté, deux formes de récit que la théorie distingue, mais quoique souvent confondues dans la pratique ! Ailleurs encore, on définit la nouvelle comme...un genre intermédiaire entre le roman et le conte.

La boucle est bouclée ! Et ma tâche définitionnelle s'enlise tout à fait lorsque, dans un dernier sursaut, je m'empare d'un énième et ultime ouvrage de littérature française, qui évoque, exemples à l'appui, et non sans une certaine ironie, à propos de la nouvelle, une...définition impossible !

Je ne me laisse pas abattre et, au diable l'humilité, je me lance dans ma conception personnelle à moi d'une théorie sur la chose, oubliant un temps le didactique pour flirter avec l'impressif, le souvenir et forcément, la subjectivité.

Me revient alors à l'esprit Boule-de-Suif...et Maupassant... Mais Maupassant, c'est aussi Bel-Ami. Et me voilà, moi aussi, coincé entre le roman et la nouvelle, dans mon labeur définitoire.

Alors, j'oublie tout, brièveté ou longueur, réalisme ou fantastique, théorie ou définition, pour retrouver, enfin, ce qui prévaut dans mes lectures et ce qui prime dans mon écriture, la notion essentielle, capitale et fondamentale de...plaisir...sans laquelle, romans, contes ou nouvelles ne sont rien !

Éric GUILLOTTE

---

Éric GUILLOTTE a 36 ans. Il est orthophoniste le jour, écrivain la nuit. *Novissima Verba* est son premier roman.

### **Novissima Verba**

Un voleur se raconte à la manière du héros de Darien, il magnifie ses faits et méfaits au nom de l'idée qu'il a de la vie. Amoral, imaginatif, épicurien, désinvolte, aucune loi ne saurait entraver sa jouissance.

Dit-il la vérité ? Quels secrets cache-t-il derrière le récit de ses exploits ? Difficile de le savoir !

La mère et le père de cet enfant pas comme les autres nous livrent aussi leurs versions de ce parcours ô combien étonnant.

Le roman d'Éric GUILLOTTE est une toile d'araignée. Impossible de s'en libérer avant la fin. On est de toutes façons transporté par le déluge d'une écriture coup de poing.

## Palmarès 2005

**Prix "Gaston Welter"** : « Dormir sur le dos »  
de Henri ALLOY (22 Saint Brieuc)

**1<sup>er</sup> Prix d'honneur** : « Début septembre »  
de Hervé THOMAS (67 Strasbourg)

**2<sup>ème</sup> Prix d'honneur** : « Miroton de Saint Jacques »  
de Henri ALLOY (22 Saint Brieuc)

**ont été retenus lors de la deuxième sélection :**

"Dormir sur le dos"  
"Miroton de Saint Jacques"  
"Jessica regarde trop la télévision"  
"Prélude numéro 10"  
Henri ALLOY (22 Saint Brieuc)

"Vieillir, vieillir..."  
Kathy-Anne PETIT (57 Manom)

"Ça vit vieux, un zèbre ?"  
Philippe BRONDEUR (80 Amiens)

"Garage 102"  
Roger FAINDT (25 Miserey – Salines)

"Dieu est un farceur"  
Joël HAMM (71 Simandre)

"De l'intérêt d'une cravate"  
Sarah BERTI (Virginal – Belgique)

"Le syndrome de Morphée"

Thierry-Daniel COULON (74 Anthy sur Léman)

"Début septembre"

Hervé THOMAS (67 Strasbourg)

"Conflits pour une bagatelle"

Joëlle GINOUX – DUVIVIER (95 L'Isle d'Adam)

"Double je"

Didier LARGE (38 Saint Jean De Bournay)

### **ont été retenus lors de la première sélection :**

"Dormir sur le dos"

"Miroton de Saint Jacques"

"Jessica regarde trop la télévision"

"Prélude numéro 10"

Henri ALLOY (22 Saint Briec)

"Vieillir, vieillir..."

Kathy-Anne PETIT (57 Manom)

"Dieu est un farceur"

"L'année du chien"

Joël HAMM (71 Simandre)

"Le syndrome de Morphée"

"Responsabilité"

Thierry-Daniel COULON (74 Anthy sur Léman)

"Garage 102"

Roger FAINDT (25 Miserey – Salines)

"Double je"

Didier LARGE (38 Saint Jean De Bournay)

"Un sac plein de vent"

Richard SOURGNES (57 Marly)

"Ça vit vieux, un zèbre ?"



Philippe BRONDEUR (80 Amiens)

"Début septembre"

Hervé THOMAS (67 Strasbourg)

" Tolérance zéro"

Alain EMERY (22 Plancoët)

"Blanc neige"

"Une nappe de fête"

Clotilde MARCERON (84 Cavaillon)

"Le souvenir des feuilles mortes"

Franck GALLIOT (81 Curvalle)

"De l'intérêt d'une cravate"

Sarah BERTI (Virginal – Belgique)

"Le barbier d'Hamam Meskoutine"

Christine LAMY (14 Varaville)

"Le repas campagnard"

Martine BONTOUX (13 Arles)

"Conflits pour une bagatelle"

Joëlle GINOUX – DUVIVIER (95 L'Isle d'Adam)

"Le goût du pain"

Colette FARRUGIA (75 Paris)

"Alternative"

Eric GOHIER (34 Frontignan)

"La mauvaise haleine"

Valérie FRANÇAIS (93 Les Lilas)

"Devoirs de mémoire"

Jean-Paul SCHAFFNER (57 Stuckange)

"Pente périlleuse"

Andrée DEWIÈRE (02 Filain)

"La berceuse"

Maude MIHAMI (Berlin – Allemagne)

"Le rêve de la Joconde"

Solange JARRY (94 Perigny sur Yerres)

"Vivent les vacances !"

Marie-Louise JAHANPUR (24 Meyrals)

"Clair Obscur"

Camille DESLAURIERS (Québec – Canada)

"Femme d'intérieur"

Emmanuelle URIEN (31 Toulouse)

"Phaéton"

Cédric BEAL (Lausanne – Suisse)

"Coup de folie"

Anne-Laure BRIET (78 Le Vésinet)

"L'arbre"

Olivier DELAU (46 Capdenac)

"Les chats errants"

Sophie KOUBA (92 Clamart)

"De l'art du jardinage"

Brigitte ALLEGRE (84 Cabrières d'Aigues)

"Nitrate d'ammonium"

Rachel CORENBLIT (31 Colomiers)

## **Prix "Gaston Welter" : Dormir sur le dos**

C'est étrange, depuis le départ de ma femme je dors sur le dos.

Avant c'était l'inverse, telle une huître sur son rocher je m'abritais du monde, mon versant vulnérable accolé au matelas.

Mon quotidien n'était pas en reste qui calquait lui aussi ce principe. A risquer quoi que ce fût, je penchais toujours vers la solution la plus sage. Parler de moi me paraissait obscène, défendre une idée la ruinait aussitôt. De même, me choisir un vêtement d'hiver nécessitait cette saison toute entière. Logiquement les premiers beaux jours repoussaient mon achat. Enfin j'hésitais en tout et ne m'engageais en rien. Notre séparation n'a donc pas été vaine. Je ne me lasse pas d'en mesurer aujourd'hui les bénéfices.

J'ai souffert, bien sûr. On ne sort pas d'une belle histoire d'amour comme d'une boulangerie, déçu qu'il n'y ait plus de pain. Les larmes vous inondent, on ne sait plus marcher. Un geste et c'est le vide, le plongeon. Plus rien n'a de sens. On se demande pourquoi, pourquoi moi ? On accuse la vie, les femmes, les types bronzés des catalogues. On ne supporte plus le chien du voisin, le film du dimanche soir, les sorties en forêt. De sombres pensées rôdent. Enfin le bateau coule et l'on cherche une bouée. La seule en vue ? Soi-même ! Mais elle est pleine de trous et la tempête fait rage.

En un mot, la vie se dérobe aux principes qui la rendaient jusqu'alors merveilleuse. Tout est à refaire. D'autre part le linge sale s'accumule et l'on ne sait s'il faut le laver à trente ou à soixante degrés...

Mais j'en reviens à mes nuits, mes nouvelles nuits. Si douces, si sereines. Le visage et la gorge offerts à l'infini.

Bien entendu cela surprend, ce vertige soudain, ce saut dans l'inconnu. Il convient au début de combattre l'idée qu'un barbare viendra vers trois heures du matin vous trancher le cou durant votre sommeil, ou qu'une mygale vous sucera les yeux... Non, il ne se passe rien de tout cela. L'imaginaire s'égare, voilà tout, il n'a pas l'habitude. Simplement, le monde

vous ouvre grand ses bras, vous lui offrez les vôtres : vous êtes au seuil d'une aventure.

Avant, du temps de mon épouse, l'angoisse m'imposait la position ventrale et ses postures rassurantes : oblique antérieure droite, gauche, ou carrément à plat les soirs de grande fatigue. Maintenant c'est tout autre. Mes tourments demeurent mais ils m'obéissent.

Ainsi je redeviens central, volontaire, animé d'innombrables désirs ; m'étudiant, même, parfois, ravi de me surprendre.

Je dois donc ici remercier ma compagne de cette métamorphose, et ce malgré ses reproches, ce don d'étouffer dans l'oeuf mes plus banales volontés. Comme celle de nous préparer une terrine ou un pâté, par exemple, pour lesquels j'ai quelques compétences, de ces plats ancestraux qui vous rongent la santé mais vous laissent le palais en fête. Preuves à l'appui, elle m'énonçait alors la teneur en lipides saturés de ces mets révolus, ainsi que les dangers potentiels liés à leur ingestion. Nous dînions ensuite d'une soupe enrichie en sels minéraux, d'un chou-fleur vapeur et d'une salade de fruits. C'est vrai qu'on mange trop le soir.

De même j'ai enduré sa mère, tous les dimanches midi. Celle-ci venait manger. Un rosbif. Belle maman adorait ça. Et puis un sorbet cassis, au dessert, avec des boudoirs. Le tout arrosé d'une *Clairette de Die*, avant la verveine-menthe. Toujours le même menu, la même table, les mêmes places. Toujours la même conversation : l'arthrose, la médecine, le baromètre et la vie chère. Avec le recul, je crois qu'un excès d'éducation me la faisait supporter ; un peu comme on accepte les coups pour la joie qu'ils procurent lorsqu'ils cessent.

J'avais encore à subir ses absences.

Ma femme exerçait une fonction commerciale dans le secteur informatique. De là ne rentrait pas chaque jour à la maison. J'osais parfois un reproche, lui rappelant que nous formions un couple ou que le travail à lui seul ne saurait satisfaire toute une vie... Que n'avais-je pas dit là ! Je me voyais sur-le-champ soupçonné d'inertie au service comptable de la préfecture où, il est vrai, j'avais depuis longtemps déjà soldé mes enthousiasmes.

Je me laissais aller, soit, ma femme avait raison. J'avais arrêté le football après notre rencontre comme mes cours de violon. J'avais perdu de vue mes amis, misant tout sur notre histoire. Il ne me semblait d'ailleurs pas utile d'en explorer d'autres, la nôtre me comblait. D'autant qu'elle me confiait sans cesse ne pouvoir vivre sans moi.

Nous n'avions pas d'enfant, elle n'en voulait pas ; prétextant ses fréquents déplacements, ses horaires élastiques. Je cédaï là encore. Ainsi que pour le renouvellement de notre voiture qui n'avait pas un an. Elle voulait le dernier modèle de chez *Ford*, particulièrement bien dessiné mais, il va sans dire, très coûteux. Je faillis m'emporter et puis non, je redoute les conflits. Enfin, on nous reprenait l'ancienne à un tarif intéressant.

Plus douloureuses furent les liaisons de ma femme. J'en dénombre aujourd'hui trois. La plus longue dura un an. C'était un pilote de ligne. Je n'y ai pas cru sur le coup, l'estimant inapte au mensonge. Une lettre de Singapour m'informa du contraire... Beau, ténébreux, il s'appelait *William*, *William Blackbird*. Mon prénom c'est Régis, je ne pouvais pas lutter.

Attendre, tout au plus attendre, je suis fort à ce jeu.

Dès lors je ruminai mon trouble à la préfecture, me demandant d'autre part si je ne m'étais pas trompé de vie, de siècle ou de planète. Un bloc de granit m'aurait finalement mieux convenu que ce corps mou, le mien, si perméable aux fluctuations de tous ordres. Une stèle en place publique, insensible au climat comme à la comédie humaine : voilà qui me semblait alors un enviable destin.

Mais notre aviateur rendit un jour les armes et laissa choir ma bien-aimée. Mermoz faisait escale.

Indulgent, je consolai mon épouse, lui rappelant au passage les vertus qui font la joie simple des foyers, profitant de son état pour avancer mes cartes et tenter de consolider le faible empire que j'avais encore sur elle.

Elle adhéra deux jours à mes thèses et les oublia aussitôt. Rien n'avait changé. Rien ne changerait jamais.

Je situerais notre rupture après sa troisième liaison. L'aventure cette fois fleurait bon la campagne. L'élu était concessionnaire en machines agricoles. Une sorte de colosse

débonnaire plein d'humour. Elle avait dû lui vendre un logiciel de gestion et le complimenter sur sa cravate. La Ferrari du type avait fait le reste - ma femme adorait les voitures. La suite est trop convenue pour en faire l'étalage. Le coeur palpitait, voilà tout, envoyait des signaux. Là encore je ne pouvais rien. Rien. Sauf jeter l'éponge...

Aujourd'hui, notre concessionnaire a vendu son bolide. Mermoz, renoué avec sa légende. Et moi je dors sur le dos.

Enfin j'ai pardonné à tous et ne souhaite à personne les peines qui m'ont traversé. Souffrir ne sert à rien. Haïr est épuisant.

Parfois même, le soir, je revois ma femme et sa mère, en toute amitié. Je leur parle comme au bon vieux temps, celui où nous déjeunions d'un rosbif et d'un sorbet cassis. Je leur raconte ma nouvelle vie, mes petites joies, mes petites peines, mes amies de passage. Elles m'écoutent maintenant avec beaucoup d'attention.

C'est agréable. Dire qu'elles me comprennent serait exagéré mais il me fait du bien de leur parler ainsi, le plus librement du monde, sans être interrompu. Deux minutes, pas plus, à cause de la nourriture...

J'embrasse alors leurs fronts glacés en leur souhaitant bonne nuit... Et puis je referme le congélateur.

Henri ALLOY

## 1<sup>er</sup> Prix d'honneur : Début septembre

Mon frère et moi avons un arrangement. Chaque mois, l'un après l'autre, nous allons faire le gazon, chez notre père. C'est septembre. C'est mon tour.

On ne se voit plus beaucoup, mon frère et moi, depuis son mariage. Il nous arrive encore de nous croiser en ville de temps en temps, ou dans un supermarché. Et il ne manque jamais de gens pour me donner de ses nouvelles, et l'inverse est tout aussi vrai, j'imagine. Mais la seule chose qui nous maintienne encore réellement en contact, c'est notre père, sa maison, son gazon.

La météo prévoit de la pluie pour le milieu d'après-midi. De toute façon, c'est l'affaire d'une petite heure.

A peine passé le portail, un coup d'oeil me suffit pour comprendre que mon frère n'est pas passé le mois précédent. Le gazon a une taille et une épaisseur que ne justifient ni l'ensoleillement ni la pluviométrie du mois d'août.

Je me souviens que l'une des plus grandes satisfactions que j'avais en allant à la fac, c'était de ne plus avoir à faire les devoirs de mon négligent petit frère. J'ai vraiment envie de faire demi-tour et d'appeler mon frangin pour lui dire ma façon de penser.

Et pourtant, je me gare, descends de voiture, et m'approche de la porte d'entrée.

Comme le docteur veut qu'on ménage son coeur, j'appuie trois fois sur la sonnette, avant de faire glisser ma clef dans la serrure.

Je trouve Papa sur les dernières marches de l'escalier :

- Toi ? Mais pourquoi tu sonnes ?  
- Le docteur a dit qu'il fallait ménager ton coeur, papa !  
- Et alors ? Je peux distinguer mon fils d'un cambrioleur, quand même ! C'est dans mon coeur que c'est cassé, pas dans ma tête !

Je pose un baiser sur ses joues mangées de barbe.

- Tu te laisses pousser la barbe ?

Plus de rasoirs, qu'il me répond en gagnant le salon.

- Je suis venu tondre le gazon, papa.

Mon père s'affale dans le canapé.

- Je suis venu tondre le gazon ! Je lui répète, un peu plus fort, pour couvrir le son de la télévision.

Il hoche la tête et agite la main, ce qui peut signifier aussi bien « fiche-moi la paix » que « si ça peut te faire plaisir. »

Je monte me changer dans ma chambre. *Notre* chambre. Il n'y reste plus grand chose, que ce soit de moi ou de mon frère. Au mur, des tâches rectangulaires claires montrent la couleur d'origine du papier peint, aux endroits où s'étaient nos posters.

Je me change rapidement, délaissant mon costume trois pièces pour une tenue plus adaptée.

Dans le garage, les néons clignotent poussivement, comme une personne qui s'éclaircirait la gorge après un trop long silence. Au-dessus de la tondeuse, le câble électrique est parfaitement enroulé, tel que je l'ai laissé en août. Je pousse la tondeuse dehors, la branche et enclenche l'interrupteur.

La densité de l'herbe a raison d'elle en quelques mètres. Sortie obstruée, pales bloquées. Je la retourne sur le côté, et la dégorge avec un bâton. Je frissonne encore en pensant à la fois où j'ai procédé à la même opération, à mains nues. J'avais manqué de peu de me faire arracher les doigts - et de la claque qui avait suivi.

La tondeuse redémarre en éructant des brins d'herbe sur mes vieilles baskets de sport. Combien de fois ne me suis-je pas juré de posséder une maison sans le moindre brin d'herbe autour ? Une maison sans la moindre plante verte, ni le moindre pot de fleurs aux fenêtres. J'en ai suffisamment aujourd'hui autour de ma maison pour créer un stade de foot.

Il ne me faut pas plus d'un quart d'heure et trois débouurrages pour finir le côté droit de la cour.

Le coin gauche est plus difficile à cause de l'arbre planté au milieu. Plus jeune, il ne me posait pas de problèmes, mais à présent les premières branches m'arrivent au menton. D'un autre côté, l'ombre qu'il produit freine la croissance du gazon. La machine taille plus facilement dedans et je ne dois pas m'arrêter toutes les deux minutes pour la nettoyer.

Il est presque onze heures quand je finis le devant. Des nuages gris s'amoncellent à l'horizon, encore hésitants sur la direction à prendre.



Il me reste à faire le jardin, derrière la maison. Deux rectangles de gazon d'une cinquantaine de mètres carrés chacun, enclos par une muraille de thuyas.

Il faut vendre cette maison, je me dis tandis que la tondeuse cherche son souffle. Un ami de la mairie m'a révélé que le terrain, à moins d'une centaine de mètres, le terrain même où mon frère et moi allions jouer dans notre enfance, que ce terrain allait sans doute être aménagé en zone d'accueil pour gens du voyage. Et soyons réalistes, qui pourrait bien vouloir d'une maison à côté d'une zone d'accueil pour gens du voyage ?

Je pourrais peut-être convaincre mon père de vendre, si mon frère me soutenait. Mais, pour lui, c'est à papa de décider. En un sens, il a raison.

J'ai essayé de faire jouer l'argument financier. Plus tôt la maison serait vendue, plus le prix serait élevé. C'était stupide. Je lui ai offert l'occasion de prouver qu'il n'y a que l'argent qui me motive dans cette affaire.

C'est faux. J'en ai juste marre de venir passer la tondeuse six fois par an. J'en ai marre de voir mon père seul dans cette grande maison, s'abrutir devant la télévision, avec un régime infect. Marre de l'imaginer baignant dans son sang, le crâne fracassé sur les dernières marches de l'escalier, ou asphyxié par un robinet de gaz mal fermé, ou électrocuté par une lampe, ou que sais-je.

Je serais plus rassuré si je le savais dans une maison spécialisée. Mon frère aussi, même s'il refuse de l'avouer.

L'herbe est encore plus drue dans le jardin que sur le devant de la maison. Je ne m'étonne même plus lorsque la tondeuse s'arrête brusquement pour la septième ou huitième fois. Mais j'ai beau la nettoyer le plus proprement possible, elle ne redémarre pas. J'aperçois alors le câble électrique qui pendouille, sectionné par les pales de la tondeuse.

Je passe mes nerfs à grands coups de pied sur un sac poubelle qui s'éventre traîtreusement au troisième coup. Au lieu de se soulager, ma colère augmente. Après avoir exploré en vain l'établi de mon père, pour un sac poubelle vide, je fouille les placards de la cave.

Tout ce que je trouve c'est un tuba. Celui avec lequel j'ai pour la première fois découvert les fonds marins. Par réflexe, je colle mes lèvres à l'embout. Je suis tout surpris de

retrouver, malgré le temps et la poussière, un goût de sel sur le plastique.

Impossible de m'arrêter. C'est comme si un égyptologue tombait sur le tombeau intact d'un pharaon de la première dynastie.

J'ouvre un placard et tombe nez à nez avec une cinquantaine de bocaux de verre. Chacun a son étiquette blanche sur le flanc. Ils attendent, comme de braves soldats de verre. Ma mère n'a pas eu le temps de les remplir des habituelles confitures.

Au-dehors, les nuages ont progressé. La température a baissé. Le soleil est quelque part de l'autre côté de cette poisse grise, invisible. On croirait presque que la nuit va tomber.

J'ai brusquement envie d'une cigarette et grimpe dans ma chambre. Au son, je sais que mon père est toujours au salon devant la télévision.

Je redescends dans ce qui était le bureau de mon père. Je ferme la porte, ouvre la fenêtre, et allume ma cigarette. Le bureau donne sur le jardin.

La tondeuse est là où je l'ai abandonnée, renversée sur le côté, comme une bête à l'agonie, le câble coupé. Ce n'est pas la première fois que cela arrive. Mon père a déjà dû plusieurs fois le raccommoder au chatterton, par ma faute ou celle de mon frère.

Ma cigarette terminée, je gagne le salon. Mon père ne dit rien, ne bouge pas, ne réagit pas quand je m'assois sur le canapé près de lui.

Plusieurs minutes passent. Les pensées se bousculent dans ma tête. Je dois me forcer pour ne pas parler des gens du voyage, de la maison spécialisée, de l'estimation que j'ai fait faire de la maison par un notaire. Mais toutes ces pensées sont si denses, et si compliquées, qu'elles se bloquent les unes les autres et c'est comme si elles s'empêchaient de passer les lèvres. Il faudrait que j'ouvre ma boîte crânienne et que je fasse le tri avec un bâton. Comme pour la tondeuse.

Et soudain, mon père se tourne vers moi, et il me sourit.

Il ne dit pas un mot, il se contente de me sourire, et je ne peux pas m'empêcher de lui sourire en retour. A ce moment, je ne souhaite qu'une seule chose : rester ici, sur ce canapé, à regarder la télévision avec mon père.

- Tu as fini de tondre le gazon ? il me demande.
- J'ai roulé sur le câble, je dis sans hésitation.
- C'est pas grave, qu'il me répond. Je le réparerai - t'en fais pas !

Ça, c'est trop fort. Mon propre père qui me dit de ne pas m'en faire ! Je pourrais en éclater de rire, si je ne sentais les larmes s'accumuler derrière mes yeux.

Je me lève du canapé et m'approche de la fenêtre qui donne côté cour. Dans le reflet, je peux voir mon visage d'homme mûr et achevé, en train de lutter pour refouler ses larmes. Tout à coup, je remarque une larme dans ce reflet. Une larme que je ne sens pas sur ma joue. C'est une goutte de pluie, de l'autre côté de la vitre. Une seconde larme vient souiller mon reflet. Une troisième. Le ciel se crève lentement. Le pavé de la cour se mouchette. L'averse a commencé.

La tondeuse rangée, je remonte dans la cuisine et me sers un verre de jus d'orange. J'avise la carte postale, sur la porte du frigo. C'est mon frère. Il a passé le mois d'août aux Antilles, avec sa famille.

Je bois mon verre de jus d'orange, j'écoute tambouriner la pluie aux fenêtres. Peu importe la pluie. Peu importe le gazon. Qu'elle tombe. Qu'il pousse.

Peut-être cette sensation va t-elle vite se dissiper, peut-être ce soir serais-je de nouveau en train de me soucier de mon père, de la maison, des projets de la mairie et de la baisse de l'immobilier... A cet instant, tout m'est égal. Je souhaite juste pouvoir continuer à tondre le gazon de mon père. Aussi longtemps que possible. C'est tout ce qui m'importe.

J'ai déjà hâte d'être en octobre.

Hervé THOMAS



## 2<sup>ème</sup> Prix d'honneur : Miroton de Saint Jacques

Il est des parfums aux pouvoirs insoupçonnés.

Prenez une pomme de terre, petite ou grosse mais du jardin, fraîchement déterrée. Fermez les yeux...

Bon, vous avez une sinusite, d'accord. Alors disons que vous travaillez chez *Guerlain* et que le moindre effluve vous inspire des romans, des extases, je ne sais quoi, et qu'en cet après-midi d'automne il vous vient à l'esprit de préparer un miroton de Saint-Jacques aux cèpes, comme ça, en attendant la mort et parce que vous avez des papilles d'esthète, un pif un peu poète.

Alors de suite elle vous revient en mémoire, cette femme rencontrée dans un train, il y a trois mois, par hasard. À Strasbourg elle s'était assise à côté de vous et, au fil de la conversation, vous vous étiez découvert des origines communes du côté de Granville... Coïncidence, clin d'oeil du destin, enfin bref : elle a du charme, une voix câline et un cou qui appelle le baiser. C'est bien ça. Vous aviez évoqué *Raoul Dufy*, parlé de cinéma, de peinture, de cuisine. À Paris elle vous avait laissé une adresse, vous la vôtre et depuis, le courrier aidant, vous dessinez vos jours autour de son image, tendre, drôle, belle... Enfin disons le tout net : elle vous prend le cigare comme jamais encore il n'avait été farci.

De retour en cuisine, en plein épluchage, vos doigts s'immobilisent sur la face Nord du tubercule. Son visage apparaît soudain dans les reflets mordorés d'une casserole en cuivre pendue au-dessus de la gazinière ; celle dans laquelle, tout à l'heure, vous ferez flamber les Saint-Jacques. Vous remerciez tante Lucie de vous l'avoir léguée avant son infarctus - vous ignoriez ses pouvoirs magiques. Deux minutes passent ainsi entre un wagon de deuxième classe, une patate et Granville...

Parenthèse. Vous salivez déjà, en vous récitant un extrait de sa dernière lettre :

- « ... A vous lire, je m'étonne chaque fois de nos goûts communs... Comme vous, je ne sais toujours par quel sens donner à ma vie... Comme vous...

Marie »

Marie, Marie...

Les patates vous ne les lavez pas, vous les essuyez ! Elles sont là toutes les trois, rebondies, magnifiques, nues sur la paillasse. On les mangerait crues... on les... Enfin bon, activez un peu, vous allez y passer la semaine sur votre tambouille. Il y a le chou à blanchir, les cèpes à nettoyer. Vous mélangez l'amour et les proportions, cette femme et son reflet. Votre nez s'égare ! Reprenez-vous, c'est urgent. Il est sept heures et rien n'est prêt.

Bon, c'est vrai que rien ne presse, que ce plat est pour vous seul et que personne ne vous fera de reproche s'il est triste ou immangeable. Vous vous faites plaisir et c'est bien mais que diable, honorez au moins ces champignons, ces coquillages, ces merveilles à vous damner qu'il faut cuisiner ce soir, aujourd'hui car demain ils seront morts, absolument, sans âme, sans parfum ou si peu que c'en serait un crime d'attendre un jour et même une heure de plus.

Alors oui, vous enfournez les patates, écrasez le fenouil. Oui, vous dorez les Saint-Jacques, séchez les cèpes, saupoudrez le curry et la fleur de sel. Oui, dans la casserole de tantine vous versez l'Armagnac.

Bravo ! Ça y est ! Vous hissez les couleurs. Vous voilà alchimiste : un doigt de sel, un peu de poivre, ici, ailleurs... Vos mains s'agitent. Vous jetez les livres et les fiches, vous balancez tout. La partition est là, dans les airs, planant sur la sauteuse, le four et la cocotte. Vous n'avez jamais fait de solfège mais vous improvisez, certain de jouer juste : quatre blanches de thym, trois noires de ciboulette, deux croches de safran, un soupir ! Aucun bémol ! Que des effluves majeurs, venus du fond des âges, du fond du vrai ! Alors oui vous êtes bien, vous flottez, chef d'orchestre, bon génie des marmites.

Mais elle revient, sublime, note bleue de cette symphonie culinaire : tout ici la réclame. Sous l'empire des parfums la voici qui déboule : son *Chanel* et sa peau...

Vous lui baisiez le cou, la nuque, dégrafez son corsage. Vous avez envie d'elle, de ses mots, de ses seins... Oui ! Vous vous rappelez maintenant, dans le train, vers Nancy, vous pensiez qu'elle devait avoir de très beaux seins, très fragiles et très beaux, mélancoliques, superbes... Maintenant ils sont là, vous gouvernent, vous aveuglent.

C'est incroyable, pitié... Décidément vous êtes faible ! Elle est loin, disparue, un souvenir. Elle vous a dit trois mots gentils et alors ! Ça prouve quoi ? Vous ne la connaissez pas, à peine. Vous imaginez des choses et c'est insupportable. Vous êtes un con, un vrai, authentique ! Elle a sûrement un mari, des enfants, une maison, des crédits, des amants, une vie palpitante. Et vous vous enivrez, seul, le nez dans vos vapeurs, au lieu d'aller lui dire en face qu'elle vous chamboule les tripes, une fois pour toutes ! Vous l'emmèneriez à Biarritz, à Maubeuge, à l'hôtel, n'importe où. Elle vous claquerait la porte au nez ? Bravo ! Vous penseriez aujourd'hui mieux, délivré de vos fadaises et autres pensées creuses.

Et ce ragoût, là, ce miroton de Saint-Jacques. Vous décidez soudain de lui faire sa fête, de délaisser les astres pour la terre ferme, vous réconcilier avec ses bienfaits ! Hum ! Ça n'a pas l'air mauvais, ça vit, ça raconte des histoires. Bigre ! Ça sent la Bretagne, l'Auvergne et la Sologne. Alors vous flambez les mollusques, écrasez le chou, étalez la crème. Vous retrouvez le sourire. Un coup de cuillère et hop, vous filez mettre un disque, au hasard : *Monk*, *Theloniou*...*Yes* ! Bon choix, judicieux, vous gagnez un round, le droit de vous asseoir, d'allumer une bougie, de vous dresser une jolie table, de vous aimer un peu, d'ouvrir un *Nuits-Saint-Georges*, de vous lécher les babines, de vous considérer moins con et d'oublier cette femme... Merveilleux ! Il est huit heures, l'heure où la France mange sa soupe, sa pizza, son hamburger et ses croque-monsieur. Vous, non, vous êtes un rebelle : ni télé, ni conserve. Que du frais, de l'extra. L'âme militante, inviolée. Vous fonderez demain le parti des papilles, l'ordre intégriste des gourmets, dernier rempart devant la chair morte, sojatisée, lyophilisée, émulsifiée, quitte à tomber en martyr, demain, sur le trottoir d'un fast-food. Non, décidément, la déréliction gustative ambiante ne passera pas par vous ! Et vous en êtes fier ! Trois petites minutes encore... Le chef-d'oeuvre frémit...

Vous vous approchez alors, monastique, yeux mi-clos sur le creuset, roi mage sur le berceau du Christ. Mille senteurs vous chatouillent les narines... Tandis qu'on sonne à la porte.

C'est étrange, vous n'attendiez personne. Dehors il pleut. C'est le week-end de la Toussaint. Halloween ? Un enfant du quartier ? Vous laissez la sauteuse, reposez son couvercle. Vous allez ouvrir. Vous ouvrez... Marie !? Marie... Je... Qu'est-ce... Entrez, entrez... Vous bégayez trois mots idiots. Marie, je, vous... Ah, la vache, Marie. Elle vous tire de vos songes, sacrément. Mais, je...

Elle, elle s'avance vers vous, simplement. Visiblement c'est ça. Elle vient pour vous. C'est écrit dans ses yeux. Ça clignote même. C'est vous le gagnant. Tous les numéros ! Bingo ! Un mot n'ajouterait rien. Alors vous tombez dans les bras l'un de l'autre. Sa joue se pose sur votre poitrine. C'est chaud, c'est doux, c'est chaud, doux, infiniment, c'est même trop chaud, trop doux, trop fort. Elle vous regarde, ferme les yeux... Dieu qu'elle est jolie. Vous l'embrassez. Vous l'embrassez, vous l'embrassez... Vous avez envie d'elle, elle de vous. Un coup de pied dans la porte. Paf ! Dehors c'est le déluge. Vous allez vers le canapé. Vous la déshabillez, doucement, très doucement, en lui baisant le cou, les épaules et la nuque... En lui tenant chaud, sans un mot... Et puis vous faites l'amour avec de grandes délicatesses...

Dix minutes plus tard, une odeur de brûlé se répand dans la maison. Ce n'est pas bien grave : il vous reste une boîte de cassoulet.

Henri ALLOY



## **REGLEMENT GENERAL 2006**

Le Prix de la nouvelle de la Ville de Talange est placé sous la responsabilité de la Municipalité et de l'Office Culturel Municipal. Un comité de lecture présidé par Madame Sylvie JUNG est chargé de l'organisation du Prix et de l'adoption du règlement qui suit :

### **1. Intitulé**

Prix de la nouvelle "Gaston Welter" - Ville de Talange

### **2. Conditions d'inscription**

- Le prix est ouvert à tous, sans distinction d'âge, de nationalité ou de résidence.
- Les membres du comité de lecture ne peuvent participer au prix.
- Les droits de participation sont de 8 euros pour la première oeuvre et de 3 euros pour les suivantes (chèque libellé à l'ordre de l'Office Culturel Municipal de Talange).

Les lauréats ne pourront concourir l'année suivant l'obtention de leur prix.

### **3. Présentation des textes**

- Il s'agit, pour les candidats, de présenter, conformément au présent règlement, une nouvelle.
- Le nombre des envois n'est pas limité, le choix du sujet est libre.
- Chaque texte présenté sera rédigé en français, dactylographié, expédié en trois exemplaires. Il comprendra environ 40 lignes par page et ne devra pas excéder quatre pages, au total plus ou moins 1600 mots.
- Ni le nom, ni l'adresse de l'auteur ne devront être portés sur le ou les textes. Par contre, sur chaque feuille du texte, en haut à droite, l'auteur portera deux lettres et deux chiffres au choix (exemple : PA/46).

- Ces deux lettres et ces deux chiffres (la devise) seront reproduits sur une enveloppe fermée dans laquelle figureront le nom et l'adresse de l'auteur ainsi que le titre du texte (ou les titres, une devise par titre).

#### **4. Modalités d'envoi**

L'envoi doit contenir :

- le texte en trois exemplaires
- une enveloppe portant la devise (autant de devises que de textes)
- le titre de paiement (à l'ordre de l'Office Culturel Municipal de TALANGE)

Les envois doivent être adressés à :

Madame la Présidente du Prix de la nouvelle "Gaston Welter"  
Hôtel de Ville  
Service culturel  
BP 1  
57525 TALANGE

#### **5. Récompenses**

Les textes récompensés sont imprimés sur un recueil.

- 1<sup>er</sup> Prix : 380 euros + 50 exemplaires de la brochure
- 2<sup>ème</sup> Prix : 230 euros + 25 exemplaires de la brochure
- 3<sup>ème</sup> Prix : 150 euros + 25 exemplaires de la brochure

#### **6. Date limite d'envoi**

Les envois doivent parvenir à Madame la Présidente à partir du 1er janvier 2006 et ce jusqu'au 15 juin 2006.

## **7. Remise des récompenses**

La cérémonie de remise des récompenses aura lieu au cours du 4ème trimestre 2006. Les participants seront prévenus 15 jours avant la date fixée.

## **8. INTERNET**

- Le règlement du concours, les résultats et les textes primés pourront être consultés sur :

Adresse Internet : <http://yackatalange.free.fr>

- Chaque participant s'engage à accorder aux organisateurs la liberté de diffuser son ou ses textes sur internet.

En cas de désaccord, l'auteur devra joindre à son envoi une lettre manuscrite précisant son refus.

## **9. Renseignements complémentaires**

Contactez le Service culturel de la Ville de Talange au :  
03.87.70.87.83.

## **DEFINITION DE LA NOUVELLE**

Quelques essais de définition

La Nouvelle se distingue des autres genres littéraires par ses qualités spécifiques :

Le sujet est original.

Elle n'est pas un récit de longue haleine s'étendant sur une vie, sur une guerre, sur des années. L'action embrasse une période de temps relativement courte (une heure, une journée, une semaine...)

Elle n'est ni légende, ni conte.

Les personnages sont peu nombreux.

Le rythme du récit est rapide et ne s'embarrasse pas de longs développements psychologiques et philosophiques.

Elle est ce difficile art de la concision, de l'essentiel, cette tension de l'écriture jusqu'à la chute qui fait souvent d'une anecdote un destin.

